



ISSN 1961-9359

ISSN en ligne 2260-6513

## Médecine pour femmes et rôle des femmes dans la médecine du XIX<sup>e</sup> siècle : publication, traduction et adaptation de traités et de manuels

**Manuela Álvarez Jurado**

Universidad de Córdoba, Espagne

ff1aljum@uco.es

<https://orcid.org/0000-0003-3243-7672>

Reçu le 09-12-2018 / Évalué le 25-02-2019 / Accepté le 14-03-2019

### Résumé

Les médecins et les chirurgiens du XIX<sup>e</sup> siècle ont ressenti une attirance indubitable pour le corps féminin. Considéré comme étant mystérieux, fascinant mais en même temps incomplet et répulsif, le corps féminin devient un objet d'étude et de recherche pour un nouveau courant médical centré sur les maladies de la femme. Dans cet article, nous nous intéressons particulièrement au rôle joué par la femme dans le discours médical du XIX<sup>e</sup> siècle, ce discours ayant fait l'objet de publications et de traductions dans les domaines de l'obstétrique et de la gynécologie. Nous aborderons également l'étude de la contribution que les *sages-femmes* ont apportée à la consolidation de cette spécialité, cela grâce à leurs publications. Bon nombre de ces ouvrages d'origine française ont été divulgués en Espagne, en version originale ou grâce aux traductions de chirurgiens espagnols.

**Mots-clés :** femme, médecine, traités, manuels, traduction

**Medicina para mujeres y mujeres en la medicina en el siglo XIX: Publicación, traducción y adaptación de tratados y manuales**

### Resumen

El cuerpo de la mujer ejerce una indudable atracción para médicos y cirujanos del siglo XIX. Considerado un cuerpo misterioso, fascinante, pero al mismo tiempo incompleto y repulsivo, se convirtió en objeto de estudio de una emergente corriente médica centrada en las enfermedades de la mujer. En el presente artículo centraremos nuestra atención en el papel que jugó la mujer en el discurso médico del siglo XIX como objeto de publicaciones y traducciones dentro del ámbito de la obstetricia y de la ginecología. Además, abordaremos la aportación de las *sages-femmes* a la consolidación de esta especialidad a través de sus publicaciones. Muchas de estas obras provenían de Francia y se dieron a conocer en España ya sea en su versión original o por medio de traducciones llevadas a cabo por los cirujanos españoles.

**Palabras clave:** mujer, medicina, tratados, manuales, traducción

## Medicine for women and women within medicine in the 19th century: Publication, translation and adaptation of treatises and handbooks

### Abstract

The woman's body exerts an undoubted attraction for doctors and surgeons in the 19th century. Regarded as a mysterious body, fascinating but incomplete and repulsive at the same time, it became the object of study of an emerging medical trend focused on women's diseases. In this paper, I will focus my attention on the role played by women in nineteenth-century medical discourse, as the subject matter of publications and translations within the field of obstetrics and gynecology. Furthermore, I will address the contribution of *sages-femmes* to the consolidation of this specialty through their publications. Many of these works came from France and became known in Spain either in their original version or through translations carried out by Spanish surgeons.

**Keywords:** woman, medicine, treatises, handbooks, translation

### Introduction

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, les nombreux progrès réalisés en France, en médecine et en chirurgie, donnèrent lieu à un grand nombre de publications tant scientifiques que vulgarisatrices, dont le principal objectif était de prévenir les maladies, en divulguant d'abord leur étiologie et ensuite le meilleur traitement correspondant. L'on assiste également à la publication de traités et de manuels médicaux sur les maladies les plus fréquentes à l'époque, telles que la tuberculose, la variole, les maladies vénériennes, les tumeurs et les anémies (conséquences d'une mauvaise alimentation dont le nombre de victimes augmentait de jour en jour). Ces publications, destinées essentiellement aux étudiants des Facultés de Médecine et aux médecins, furent en grande partie rédigées par des médecins spécialistes et des chirurgiens qui s'inspiraient de leur propre expérience.

L'intérêt croissant que suscita l'approfondissement de l'étude du corps humain ainsi que la réflexion sur les maladies qui le rendaient vulnérable et provoquaient une considérable diminution de la population, mena à un nouveau discours sur l'importance primordiale de l'hygiène en tant qu'agent préventif contre les morts et les maladies. La publication de traités sur l'hygiène fut abondante et en grande partie destinée à la formation des enfants dans les écoles et des femmes au foyer, ces dernières jouant un rôle fondamental dans l'acquisition de bonnes habitudes d'hygiène. Dès son apparition au XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement hygiéniste s'est lié à l'éducation, en plein processus de modernisation à l'époque (Moreno Martínez, 2009 :23). Outre l'augmentation du nombre de morts dû au manque d'hygiène (fait

sans aucun doute inquiétant puisque l'on considérait qu'une population nombreuse était une preuve de prospérité dans une ville ou dans un pays), il y avait aussi les décès dus aux complications survenues au cours des accouchements et les morts provoquées par les maladies féminines. Ces maladies revêtirent une telle importance que les femmes sont devenues le principal centre d'intérêt de la recherche scientifique, des publications et des cours donnés à l'Université. En fait, vers 1830, apparaît la Gynécologie, une nouvelle spécialité issue de l'Obstétrique : deux branches qui visent à améliorer la qualité de vie d'un être jugé faible et malade durant des siècles. En effet, d'Aristote à Claude Galien de Pergame, puis dans la tradition chrétienne, la femme avait toujours été comparée à un homme imparfait et incomplet. Durant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, un approfondissement de la connaissance de l'anatomie contribua à une plus grande différenciation entre l'homme et la femme, ceci surtout en fonction des organes féminins qui la caractérisent. Preuve en est la fameuse phrase d'un physiologiste belge du XVII<sup>e</sup> siècle, Jean-Baptiste Van Helmont, pour qui « être femme » était une simple question de bon ou mauvais fonctionnement de l'utérus : *Propter solum uterum mulier est id quod es.*

*La question de la santé des femmes, surtout de celles en couches, ne s'est vraiment développée, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, que face à une véritable crainte d'une dépopulation massive. En effet, combattre la mortalité infantile et féminine ne peut se révéler efficace que si on lutte contre l'ignorance et spécifiquement contre les matrones accoucheuses jugées incompétentes par les praticiens, mais aussi par certains représentants de « l'État, des curés, des notables », de même que des « amateur[s] de Bien public » (Percheron, 2008 : 37-38).*

Les traités et les manuels concernant les maladies féminines vinrent s'ajouter au grand nombre de publications sur la grossesse et l'accouchement. C'est ainsi que les médecins et les chirurgiens européens commencèrent à s'intéresser à l'Obstétrique et à la Gynécologie. Dans cet article, nous soulignons particulièrement la circulation de traductions qu'ont générées lesdites publications, de telle sorte que les ouvrages les plus représentatifs de chaque pays furent traduits en différentes langues, dû à la demande des médecins. L'Espagne reçut surtout des ouvrages français qui ont pu être facilement consultés et divulgués grâce à leur traduction en espagnol. Certains de ces ouvrages provenaient de la plume de femmes qui se consacrèrent à l'exercice de la médecine et tout particulièrement à l'Obstétrique : les sages-femmes. À cheval entre accoucheuse et médecin, la sage-femme - nous le verrons - est devenue une spécialiste en obstétrique grâce à la solide formation qu'elle a dû suivre pour pouvoir exercer sa profession : « La figure de la sage-femme, technicienne de cette science en construction, relais de la modernité médicale et outil de la politique de santé publique, émerge au XIX<sup>e</sup> siècle dans le paysage social féminin » (Carol, 2011 : 238).

Notre travail se centrera tout particulièrement sur les sages-femmes françaises, auteurs des manuels et des traités sur la gestation et l'accouchement, d'une grande répercussion en Espagne, et cités, dans toute l'Europe, par la plupart des auteurs des manuels d'Obstétrique. On étudiera également le rapport que la femme établit avec la médecine, au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes consciente du fait que la femme était encore la plus grande absente des salles des cours des Facultés de Médecine<sup>1</sup>; cependant, c'est la femme en tant que patiente et objet d'étude qui nous intéresse en particulier. Elle apparaît ainsi dans de nombreux manuels et traités qui ont abordé d'importantes questions touchant la santé de la femme telles que la grossesse, l'accouchement<sup>2</sup> et les maladies féminines. Nous nous sommes également intéressée à la femme auteur et parfois traductrice de manuels et de traités recueillant des réflexions, fruit de la pratique et de l'expérience.

### 1. La femme en tant qu'objet d'étude

Considérée pendant des siècles comme étant un homme imparfait, la femme était toujours comparée à ce dernier ; de sorte que face au corps de l'homme, symbole de norme et de santé, le corps de la femme, enclin à de nombreuses maladies, était synonyme de pathologie et d'imperfection. Ce n'est pas pour rien que les organes sexuels féminins étaient vus comme la version inverse des organes masculins, c'est-à-dire, une imperfection de plus :

*La peau de la femme est généralement moins couverte de poils que celle de l'homme. La sanguification et l'accumulation de matières se font chez elle avec plus d'énergie que chez l'homme, et elle est de ce fait plus grosse que lui, elle a moins de force physique, moins d'esprit, et ses mœurs, son caractère, etc. sont plus doux, autant de propriétés qui résultent d'un organisme particulier dont le dérèglement occasionne une pathologie particulière<sup>3</sup> (Castelló, 1817).*

Parmi les maladies considérées comme étant typiquement féminines, citons principalement les infections durant l'accouchement et le post-partum ainsi que les maladies gynécologiques et psychosomatiques telles que l'hystérie, la chlorose, la neurasthénie ou l'anorexie nerveuse, entre autres : *Les femmes souffrent de maladies qui leur sont propres parce qu'elles disposent d'un organe qui conditionne tout leur être du point de vue du médecin : l'utérus. À cet organe sont attribuées quatre fonctions : la conception, la gestation, la menstruation et l'accouchement auxquelles peut s'ajouter la lactation* (Imparato-Prieur, 2016).

Au XIX<sup>e</sup> siècle - nous l'avons signalé antérieurement - l'un des grands soucis des médecins et des chirurgiens était le grand nombre de décès dus aux accouchements et aux maladies féminines. Il est indéniable que la pudeur de la femme contribua

largement à un tel degré de mortalité dans la majorité des cas ; lorsque celle-ci acceptait finalement de se soumettre à un examen médical de ses organes génitaux, il était souvent trop tard : les symptômes étaient apparus et la maladie, à un stade avancé, était souvent irréversible et incurable :

*Les raisons de ce refus sont nombreuses. Les femmes peuvent refuser l'examen par crainte, celle de la douleur qu'elles lui associent, celle du diagnostic qu'il permettra de faire, dont elles peuvent imaginer le pire et qu'elles ne veulent peut-être pas entendre, celle du traitement qui en résultera, dont elles peuvent avoir une certaine connaissance, ou encore celle d'être questionnées sur leur sexualité, qu'elles ne désirent pas dévoiler (Arnaud-Lesot, 2004:208).*

En ce sens, les sages-femmes et les accoucheuses ont joué un rôle fondamental : comme intermédiaires entre la patiente et le médecin, elles ont vraiment aidé les femmes à surmonter leur pudeur devant les examens gynécologiques.

*J'ai constamment réuni aux fonctions de surveillantes (sic) celles de sage-femme, soit en faisant les accouchements qui se sont présentés à la maison, soit en pratiquant les examens chez les femmes affectées des maladies particulières au sexe pour en rendre compte à Mrs les médecins qui m'ont toujours chargée de le faire (Marie-Anne Boivin citée par Carol, 2008 : 251).*

La femme apparaissait particulièrement faible et vulnérable durant la menstruation, une période malade qui l'affectait physiologiquement et aussi psychologiquement, lui provoquant des troubles mentaux et des états psychologiques altérés. Ceci donna lieu au fait que tant la Gynécologie que la Psychiatrie furent les deux sciences qui s'occupèrent de l'étude de ce corps imparfait et surprenant.

Médecins et chirurgiens ont été au centre d'un affrontement qui aboutit à une totale séparation de fonctions : c'est-à-dire que c'était aux chirurgiens d'intervenir en cas d'accouchement problématique. Ces derniers exposèrent le fruit de leur propre expérience dans des manuels et des traités où ils détaillaient les manœuvres à réaliser pendant l'accouchement. Lesdits manuels ne traitaient que les maladies féminines liées aux accouchements et à la gestation.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, un grand nombre de manuels sont publiés en France, afin de mettre en œuvre un enseignement spécifique consacré aux maladies féminines :

*Au cours du XVII<sup>e</sup> et tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècles, nous assistons à une production diversifiée des traités de pathologie féminine, maladies des femmes, maladies des femmes grosses et accouchées, maladies des filles, maladies de femmes à cessation des règles, etc. Ce corpus imposant permet de définir les conditions*

*de formation et de développement d'un genre médical codifié, les « maladies des femmes » dont sont issues la gynécologie et l'obstétrique, termes qui apparaissent dans les années 1830 (Dorlin, 2007 :21).*

En Espagne, cependant, la situation était bien différente : au XVIII<sup>e</sup> siècle, aucun traité sur les maladies féminines n'avait encore été publié et les seuls ouvrages qui circulaient à l'époque venaient de France, en français ou traduits en espagnol. Ces traités furent écrits par des médecins et des chirurgiens qui, certes, considéraient que le corps féminin était incomplet, comparé à celui de l'homme, mais en même temps, ces spécialistes reconnaissaient qu'il s'agissait d'un corps plein de mystères, qui exerçait donc une forte attirance et éveillait la curiosité. Au XVII<sup>e</sup> siècle, François Mariceau, un des plus célèbres chirurgiens et obstétriciens français, écrit le *Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont nouvellement accouchées*, publié en 1668. Pendant très longtemps, ce traité a été le manuel de référence dans toute l'Europe et, en particulier, en Espagne pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, puisque ce fut le premier manuel d'Obstétrique de l'Histoire. Ce manuel et d'autres livres publiés par Mariceau furent traduits en plusieurs langues, d'où la célébrité mondiale de cet obstétricien. Citons *Observations sur la grossesse et l'accouchement des femmes* (1695) et *Aphorismes touchant la grossesse, l'accouchement, les maladies et autres dispositions des femmes* (1695).

Parmi les nombreux ouvrages publiés au XIX<sup>e</sup> siècle, sur la santé et le corps de la femme, tous connus en Espagne grâce à leur traduction, nous citerons à titre d'exemples:

*Traité pratique des accouchements* de F.J. Moreau (publié en 1841) traduit en espagnol par J. Rodrigo et J. Álvarez en 1842 (*Tratado práctico de partos*)

*Traité pratique de l'Art des accouchements* de Chailly-Honoré (publié en 1842) traduit par F. Mendez Alvaro en 1846 (*Tratado práctico del Arte de partear*)

*Cours Complet d'accouchements et des maladies des femmes et des enfants* de Chailly-Honoré (publié en 1832) traduit par José López Villarino en 1840 (*Curso completo de partos y de enfermedades de mujeres y niños*)

*Cours théorique et pratique d'accouchements* de J. Capuron (publié en 1811) traduit par Higinio Antonio Lorente en 1822 (*Curso teórico y práctico de partos*)

*Traité théorique et pratique de l'art des accouchements* de P. Cazeaux (publié en 1841) traduit en 1852 par « un docteur en médecine et chirurgie » (*Tratado teórico y práctico del arte Obstetricia*).

## 2. La femme, auteur de manuels

Traditionnellement, ce sont les femmes qui se sont toujours occupées de l'assistance sanitaire féminine. Il est vrai qu'elles n'avaient reçu aucune formation académique, mais dû à leur grande expérience professionnelle, elles possédaient un véritable arsenal de connaissances. Les parturientes ont manifestement démontré qu'elles ont toujours préféré que d'autres femmes s'occupent d'elles. C'est un fait indéniable, et, il faut bien reconnaître que jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le chirurgien obstétricien n'intervenait qu'en cas de complications et lorsque son intervention était absolument nécessaire. Marie-Anne Boivin, une sage-femme dont nous parlerons plus tard, affirme, dans son *Mémorial de l'Art des accouchements, que les femmes, de par la finesse des mains, sont physiologiquement plus qualifiées pour traiter les accouchements compliqués* :

*Dans beaucoup de pays on impose encore aux femmes l'obligation d'appeler le secours d'un homme, dans les circonstances qui obligent la version de l'enfant, ou d'attendre, pour opérer, que l'accoucheur se soit rendu près de la femme en travail ; mais la nature qui n'a pas de ces déférences, marche toujours son train ; et le plus souvent l'accouchement devient impraticable pour l'accoucheur, quand il eût d'abord été facile pour la sage-femme comme pour lui. Ainsi, la mère et l'enfant sont victimes des prérogatives que se sont adjudgées les hommes [...] que l'on ait des sages-femmes honnêtes, instruites, intelligentes, ayant les mains longues et effilées, et elles termineront manuellement tous les accouchements manuels praticables (Boivin, 1836 : 351).*

Cependant, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, les médecins obstétriciens et les chirurgiens se rendant compte que l'intervention des sages-femmes et des accoucheuses leur faisait perdre beaucoup d'argent, décidèrent de réagir : ils avancèrent donc et réussirent peu à peu à gagner du terrain face à ces dernières. Malgré le grand progrès qu'ont fait les médecins, on constate paradoxalement que c'est précisément au XIX<sup>e</sup> siècle que l'on commence à redéfinir la figure de la sage-femme qui acquiert rapidement et indéniablement une importance sociale, sanitaire et même politique, à tel point que la moitié du personnel sanitaire était féminin (Sage-Pranchère, 2014 : 201).

Il est vrai que la figure de la sage-femme existait avant le XIX<sup>e</sup> siècle, mais c'est à partir de cette époque qu'est configuré un nouveau profil pour ces professionnelles de la santé : il ne s'agit plus, comme avant, de s'occuper simplement de la parturiente ; la mission de la sage-femme va bien au-delà et ses fonctions plus étendues exigent une solide formation qui lui est alors imposée. Le nombre croissant de femmes décédées durant l'accouchement mit en évidence le besoin

urgent d'une formation adéquate des femmes professionnelles de la santé ou sages-femmes : « Il faut donc leur apprendre leur métier et pour cela les envoyer à l'école » (Borie, 1997 : 41). C'est ainsi que l'on mit en œuvre une « politique active de formation des accoucheuses<sup>4</sup> » (Sage-Pranchère, 2014 :181). Alors qu'en France, la loi Ventôse an XI, de mars 1803 régla la formation des médecins ainsi que des sages-femmes, en Espagne, soixante ans plus tard, ce fut l'arrêté, «Real Orden» , du 21 novembre 1861, qui autorisa le Règlement éducatif des Infirmières et des Sages-Femmes. Le règlement espagnol stipulait qu'il fallait remplir une série de conditions préalables pour avoir accès à l'instruction : avoir passé toute l'étape de l'enseignement primaire, avoir au moins 23 ans, être mariée ou veuve et avoir l'autorisation du père ou du mari. Ajoutons à cela, qu'il fallait présenter un certificat du curé comme garantie «de la bonne vie et des bonnes mœurs » de la femme en question (González Canalejo, 2005 : 291). Comme nous l'avons signalé, la tâche de ces professionnelles de la santé ne se bornait pas à l'assistance sanitaire lors des accouchements car elles devaient aussi s'occuper de la femme durant la grossesse et le post-partum, prendre soin du nouveau-né et même aider la femme en matière d'hygiène et de santé.

De nombreuses sages-femmes se sont distinguées par leur bonne pratique mais aussi par le fait qu'elles ont partagé leur expérience en les commentant dans des traités et des manuels d'un retentissement indéniable tant en France qu'au-delà de ses frontières. Nous tenons spécialement à souligner l'envergure qu'ont eue ces femmes vulgarisatrices d'un savoir ancestral qui commençait à devenir une science aux mains de ces femmes, riches des connaissances que l'expérience leur avait données. Un savoir de femmes pour des femmes. Parmi les grandes sages-femmes françaises du XIX<sup>e</sup> siècle, citons Marie-Louise Lachapelle, Marie-Anne Victorine Boivin et Benoîte Pauline Cadeau. En Espagne, la première sage-femme, auteur d'un ouvrage didactique, fut Francisca Iracheta y Arguiñarena, qui fit ses études à l'Université de Madrid. Les sages-femmes n'avaient pas toutes reçu la formation nécessaire pour pouvoir rédiger un ouvrage<sup>5</sup> (certaines ne savaient ni lire ni écrire et d'autres ne parlaient que le dialecte régional); l'on comprend donc que peu de sages-femmes écrivirent et publièrent leur expérience dans des manuels ou des traités.

Nous tenons à souligner le rôle remarquable que Marie-Louise Lachapelle a joué dans la formation des sages-femmes. Elle était toute petite lorsqu'elle est arrivée à la Maternité de l'Hôtel-Dieu, avec sa mère Marie Dugès<sup>6</sup>. Elle débuta ainsi une longue et intense carrière qui allait la consacrer comme référence mondiale dans le domaine de l'obstétrique et de la gynécologie de tous les temps. Dès sa jeunesse, elle commença à assister les parturientes, et les médecins faisaient souvent appel

à elle et à sa mère pour leur demander conseil. À la mort précoce de Marie Dugès, Marie-Louise se chargea de la direction du service d'assistance obstétrique et, avec l'aide du ministre Chaptal et du médecin chirurgien de la Maternité, monsieur Baudelocque, elle fonda la première école nationale de sages-femmes en 1802. De par la qualité de l'enseignement donné et le bon travail de la directrice de l'école, les sages-femmes qui s'y sont formées ont joui d'une grande considération non seulement en France mais aussi dans toute l'Europe. En 1799, Marie-Anne Boivin arrive à l'école des sages-femmes de Paris: elle est jeune et jouit déjà d'une grande expérience professionnelle et d'une solide formation en chirurgie. En étroite collaboration avec Marie-Louise Lachapelle, Marie-Anne Boivin en vint à occuper le poste de surveillante en chef du service d'allaitement de l'hôpital. Madame Boivin en profite également pour assister aux cours de Marie-Louise Lachapelle; elle suit également ceux de Baudelocque et Dubois, les chirurgiens les plus célèbres de l'Hôtel Dieu, et ceux d'Andry et Chaussier, deux médecins de l'école.

Toute la formation reçue lui servit d'inspiration pour la rédaction de son premier livre: *Mémorial de l'art des accouchements*, qu'elle publia en 1812 en le dédiant à Madame Lachapelle. Son ouvrage, rapidement traduit en italien et en allemand, devint ainsi un manuel de référence dans de nombreux pays européens.

Les bonnes relations avec Marie-Louise Lachapelle prennent fin, peut-être parce que celle-ci se rend compte que Marie-Anne a beaucoup progressé: ses publications jouissent d'une renommée internationale alors que Marie-Louise Lachapelle n'a encore publié aucun ouvrage (son traité intitulé *Pratique des accouchements* ne paraîtra qu'en 1821, à titre posthume). Le poste de Marie-Anne Boivin est supprimé et celle-ci doit abandonner l'Hôtel-Dieu. Elle se déplace à Poissy et y réside jusqu'en 1819, date à laquelle elle revient à Paris.

Manuel destiné à la formation des sages-femmes, le *Mémorial* de Marie-Anne Boivin allie la théorie à la pratique et la technique obstétriques. Cet ouvrage, qui est beaucoup plus complet que les autres manuels publiés précédemment, présente et décrit un plus grand nombre de cas cliniques inspirés de l'enseignement reçu dans les cours de Baudelocque et Lachapelle. Ajoutons à cela une profusion d'illustrations qui en fait un ouvrage vraiment original. Le *Mémorial* est devenu le livre de chevet de tous les élèves (hommes et femmes) de l'École de Maternité. Et à chaque réédition (1819, 1824 et 1834), de nouvelles illustrations, de nouvelles descriptions anatomiques et de nouvelles observations ont été ajoutées.

Marie-Anne Boivin est l'auteur de divers articles où elle présenta certaines approches théoriques de la Gynécologie. Elle traduisit aussi des ouvrages de médecine anglais et italiens et publia également quelques ouvrages sur les maladies

féminines. Citons, par exemple, *Mémoire sur la part hydatique ou mole vésiculaire* (1821), *Considérations et réflexions sur les cas d'absorption du placenta* (1829), *Mémoires sur les hémorragies utérines pendant la grossesse* (1819), *Mémoire sur les maladies tuberculeuses des femmes, des enfants et des premiers produits de la conception* (1825), plusieurs articles publiés dans le *Journal des Sciences médicales*; et les deux traductions d'ouvrages anglais: le *Traité des hémorragies internes de l'utérus* de Rigby et Duncan (1812) ainsi que *Recherches et expériences sur le développement naturel et artificiel des tubercules, des scrofules ou du cancer* de John Baron (1825).

Cependant, c'est son *Traité pratique des maladies de l'utérus* qui devint le chef-d'œuvre de la Gynécologie et le grand manuel de Gynécologie du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle le publia en 1833, en l'honneur de Marie-Louise Lachapelle et en collaboration avec le neveu de celle-ci, Antoine Dugès. Cette œuvre, fondée sur les enseignements de Madame Lachapelle, est composée de deux gros volumes et d'un atlas de 41 planches en couleur présentant un total de 116 images.

En ce qui concerne Benoîte Cadeau-Fessel mieux connue sous le nom de Madame Fessel au Pérou, pays où elle exerça comme sage-femme, il convient de souligner qu'elle a pu mettre en pratique les connaissances acquises en tant qu'élève de Marie-Louise Lachapelle à l'Université de Paris, d'où son excellente formation professionnelle. Son espoir de devenir sage-femme en chef de la Maternité de Paris fut brisé par la décision de Marie-Louise Lachapelle qui donna ce poste à Clémentine Hucherad. Madame Fessel retourna donc au Nouveau Monde en 1823, accompagné de son mari Jean-Baptiste Fessel qui exerçait aussi la médecine. Après un bref séjour à la Nouvelle-Orléans puis à Mexico, le couple s'installa définitivement à Lima. La Maternité de Lima fut la première maternité hispano-américaine à suivre le modèle de la Maternité de Paris : *L'histoire de la maternité de Lima est originale à plusieurs titres. Elle est la première maternité hispano-américaine qui associe un enseignement clinique à une école de sages-femmes selon le modèle français de la maternité de Port-Royal* (Quiroz-Pérez, 2014:227).

Madame Fessel rédigea différents ouvrages sur l'Obstétrique à caractère pédagogique et destinés à la formation des sages-femmes<sup>7</sup>. Citons entre autres *Conseils aux femmes enceintes*, qui a été traduit en espagnol. Madame Fessel fonde son ouvrage sur deux revendications essentielles : d'une part, elle attaque durement les pratiques superstitieuses si nuisibles chez les femmes et d'autre part, elle défend la compétence de la sage-femme et son droit légitime à recevoir une formation qui lui permette de s'occuper des accouchements, insistant sur le fait que les médecins manquaient vraiment d'expérience pour réaliser une telle tâche :

*Madame Fessel considère par conséquent que l'accouchement doit rester dans la sphère féminine tout en accordant aux sages-femmes une place prépondérante. Toute son œuvre atteste de cette volonté d'ériger le métier de sage-femme au niveau d'un art, c'est-à-dire un métier exigeant une aptitude, une technique et des connaissances particulières. (Quiroz-Pérez, 2014 : 235).*

Il y a un autre ouvrage vraiment curieux qui a attiré toute notre attention : il s'agit des *Mémoires authentiques d'une sage-femme*, que publia en 1835 une jeune sage-femme nommée Alexandrine Jullemier. L'auteur nous détaille toute une série de situations de sa vie quotidienne, en les présentant comme s'il s'agissait d'un roman écrit dans un style élégant, amusant et soigné. Alexandrine Jullemier raconte à quel point sa première rencontre avec madame Lachapelle fut décisive dans le choix de sa carrière : en effet, elle décida alors d'assister aux cours de formation de l'Hôtel-Dieu et devint sage-femme. Les *Mémoires authentiques d'une sage-femme* n'ont rien à voir avec le caractère spécialisé des traités et des manuels publiés par madame Lachapelle et madame Boivin. L'auteur ne présente aucun cas clinique d'Obstétrique ni n'étudie aucune maladie gynécologique ; dans un style romancé, elle nous offre le témoignage vivant de son expérience personnelle :

*Or le prototype de mes projets ambitieux s'était gravé dans mon esprit en voyant, certain soir, madame La Chapelle, célèbre sage-femme, s'élançant d'une élégante voiture à la porte de mon parrain. J'ai toujours devant les yeux ces panneaux luisants, ces glaces diaphanes, ce laquais et ce cocher en livrée ; et les coursiers aux naseaux fumants qui formaient ce bel attelage piaffent encore dans mes souvenirs... Lorsque je demandai le nom de cette dame, avec laquelle j'eus depuis tant et de si agréables rapports, on répondit amplement à ma question en me disant : « C'est madame La Chapelle, la plus habile accoucheuse de Paris. C'est une femme d'un talent éminemment recommandable, que la médecine doctorale persifle très agréablement au chevet des malades, parce que cela sert à user quelques minutes d'une visite ; mais elle jouit d'une grande réputation, parce que, dans tout ce qui tient à son art, personne ne l'a jamais surpassée. Vous le voyez, ajouta-t-on, cette fameuse praticienne a le plus bel équipement qu'on puisse voir : rien de fructueux comme sa profession, quand on l'exerce d'une manière distinguée... de l'habileté pour moyen, des faiblesses humaines pour matière exploitable... toutes les réussites du monde sont dans le rapprochement de ces deux principes. » Ce discours fixa ma vocation avant même que, par mes communications avec madame La Chapelle, j'en eusse puisé le goût dans une sphère de considérations plus élevées. (Jullemier, 1835 :15).*

Comme nous l'avons signalé auparavant, Francisca Iracheta fut l'auteur du premier livre publié en Espagne sur « la formation des sages-femmes, telles qu'elles

sont actuellement et telles qu'elles doivent être »: il fut publié avec l'autorisation et sous la supervision du mari, Mr. José López de Morelle qui était également médecin et chirurgien. Ladite publication était destinée à instruire les élèves de l'école privée où Francisca Iracheta donnait des cours. Teresa Ortiz a écrit un article intéressant sur cet ouvrage didactique dont on ne conserve que quelques pages aux Archives Générales de l'Administration, section Éducation et Science, dossier 6505 (Ortiz Gómez, 1998: 186). Teresa Ortiz reproduit les 28 premières pages du livre qui présente sur la page de titre une note du mari de Francisca, que nous citons ci-dessous :

*En application de l'article 52 de la loi du 18 juin de cette année, je concède à mon épouse et disciple, madame Francisca Iracheta y Arguiñarena, sage-femme diplômée de la Faculté de Médecine de l'Université de Madrid, la compétence scientifique requise pour la publication de son livre original intitulé « Examen de matronas conforme hoy son y conforme deben ser» declarando de paso que me hallo en todo acorde con sus doctrinas<sup>8</sup> » (Ortiz Gómez, 1998:185).*

Dans la préface, l'auteur souligne clairement son désir de changer la situation dans laquelle se trouvent les sages-femmes et elle n'hésite pas à élever la voix en dénonçant les comportements qui portent atteinte à l'image de la femme:

*J'ai souvent eu l'occasion de signer des productions fruit de mon pauvre talent mais, dans le cas de ce livre, et comme jamais auparavant, j'ai éprouvé une joie particulière, pour plus d'une raison. C'est parce que je poursuis un but transcendantal, le bien de mes semblables et tout particulièrement celui de mon sexe, injustement relégué au second plan par l'homme. L'éminente compétence professionnelle des femmes a provoqué de forts sentiments de jalousie chez un pauvre rival, ou un intrus aussi ignorant que routinier, ou même chez un quelconque fabulateur qui, loin d'essayer d'améliorer cette profession en l'élevant au rang qu'elle mérite et dont elle jouit à l'étranger, ne pense qu'à la supprimer, sans tenir compte du fait qu'elle a toujours existé: une coutume de toutes les nations, aussi ancienne que naturelle, aussi nécessaire qu'inoffensive<sup>9</sup> (Ortiz Gómez, 1998 : 186-187).*

## Conclusion

Notre parcours textuel à travers les ouvrages du XIX<sup>e</sup> siècle, qui se sont inspirés du corps féminin et, en définitive, de la santé de la femme, nous a révélé l'existence d'une grande variété de traités, de manuels, de cours et de leçons. Les médecins, les chirurgiens, les sages-femmes et les accoucheuses y ont présenté des descriptions complètes et des illustrations détaillées à travers lesquelles ils ont progressivement découvert un corps pratiquement inconnu et d'une certaine manière sous-estimé, celui de la femme.

Les ouvrages publiés en France sont arrivés en Espagne à travers leurs traductions. Comme nous l'avons constaté, celles-ci ont été réalisées peu de temps après la publication de l'original, ce qui indique clairement l'énorme intérêt qu'ont éveillé ces publications du pays voisin. Il y a même eu certains cas de traductions indirectes où un ouvrage anglais traduit en français a été ensuite traduit en espagnol. Par exemple, la quatrième édition anglaise de l'œuvre *Clinical Lectures de Gunning ou The Diseases of Women and Children* de S. Bedford, fut traduite en français par Paul Gentil: *Leçons cliniques de maladies féminines* et en 1864, Rogelio Casas de Batista en réalisa la traduction espagnole: *Lecciones clínicas de enfermedades de la mujer*).

Ces traductions ont jeté un pont qui a permis le transfert de connaissances tant théoriques que pratiques, ainsi que de grands progrès technologiques: citons entre autres, l'utilisation du forceps par Madame Boivin ou du mannequin en tissu de Madame Coudray.

Comme nous l'avons mentionné dès le début, c'est en France que fleurit la contribution de la femme à un approfondissement de l'étude du corps féminin ; ceci grâce aux publications des sages-femmes françaises. Elles ont été innovatrices non seulement en ce qui concerne les techniques obstétriques mais aussi par le fait qu'elles ont transmis leurs expériences par écrit dans des ouvrages d'une importance reconnue dans le domaine de deux nouvelles sciences, l'Obstétrique et la Gynécologie. Cependant il est frappant de constater qu'aucun des ouvrages publiés par Madame Boivin et Madame Lachapelle<sup>10</sup> n'a été traduit en espagnol. Cependant, elles sont souvent citées par les auteurs espagnols qui s'y réfèrent dans presque toutes leurs publications.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est considéré comme étant « le siècle de la femme ». C'est une époque historique au cours de laquelle celle-ci acquiert un plus grand rôle et plus de poids. Le corps féminin commence à dévoiler son mystère. Les maux qui le frappaient, jusqu'alors inconnus, acquièrent la catégorie de pathologies qui sont soigneusement étudiées afin d'y trouver un remède et réduire ainsi le nombre croissant de décès chez les femmes.

## Bibliographie

- Arnaud Lesot, S. 2008. Pratique médicale et pudeur féminine au XIX<sup>e</sup> siècle. In : *Histoire des sciences médicales*, Vol. XXXVIII, p. 207-218.
- Boivin, M.-A. 1812. *Mémorial de l'art des accouchements*, Paris : Méquignon.
- Boivin, M.-A. 1819. *Mémoires sur les hémorragies internes de l'utérus*. Paris : Gabon.
- Boivin, M.-A. 1828. *Recherches sur une des causes les plus fréquentes et la moins connue de l'avortement, suivies d'un mémoire sur l'intro-pelvimètre, ou mensurateur interne du bassin*. Paris : Baillière.

- Boivin, M.-A. 1833. *Traité pratique des maladies de l'utérus et de ses annexes*. Paris : Baillière.
- Boivin, M.-A. 1836 [4<sup>e</sup>éd.]. *Mémorial de l'art des accouchements*. Paris : Baillière.
- Borie, C. 1997. *Les Cours d'accouchement dans la généralité de Rouen (1764-1793)*. Université de Rouen.
- Carol, A. 2008. « Une sanglante audace. Les amputations du col de l'utérus au début du XIX<sup>e</sup> siècle en France ». *Gesnerus*. Vol. 65, p. 176-195.
- Carol, A. 2011. « Sage-femme ou gynécologue ? M.-A. Boivin (1773-1841) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, Vol. 33, [En ligne]: <http://clio.revues.org/10097> [consulté le 24 octobre 2018].
- Carrier, H. 1888. *Origines de la maternité de Paris. Les Maitresses sages-femmes et l'office des accouchées de l'ancien Hôtel-Dieu (1378-1796)*. Paris: Georges Steinheil éditeur.
- Castelló y Ginesta, P. 1817. *Tratado de las enfermedades de mujeres* (Manuscrit).
- Dorlin, E. et al. 2007. « Genre, santé, nation à l'âge classique », *Féminin, masculin : anthropologie des catégories et des pratiques médicales*. Le Portique (*Les Cahiers du Portique*).
- González Canalejo, C. 2007. *Asistencia sanitaria, género y cuestión social en Almería (1857-1930)*. Universidad de Almería.
- Imparato-Prieur, S. 2016. « Les maladies féminines dans l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle : spécificités du discours normatif », *Transtext(e)s Transcultures 跨文本跨文化*, Vol.11. [En ligne]: <http://transtexts.revues.org/653>, [consulté le 27 octobre 2018].
- Jullemier, A. 1835. *Mémoires authentiques d'une sage-femme*. Paris : Dumont Librairie Éditeur.
- Moreno Martínez, P. 2009. « Présentation, cuerpo, higiene, educación e historia ». *Historia de la educación*, 28, p.23-36.
- Noguérol, A. 1845. *Tratado elemental de partos redactado con arreglo a los conocimientos modernos*: Madrid. Imprenta de Sanchiz.
- Ortiz Gómez, T. 1999. « De matrona a matrona: Francisca Iracheta y la divulgación de la ciencia obstétrica en España en 1870 ». *Arenal*, 6 (1) p.183-195.
- Percheron, B. 2008. Soigner les femmes au XIX<sup>e</sup> siècle, études et actions des médecins rouennais. *Mémoires de la Protection sociale en Normandie*, n° 7, p. 37-52. [En ligne] : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01663510> [consulté le 14 mai 2018].
- Quiroz-Pérez, L. 2014. « Benoîte Cadeau-Fessel et la naissance de la profession de sage-femme. Pérou, XIX<sup>e</sup> siècle ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 40, p. 225-247. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/clio/12169> [consulté le 2 janvier 2018].
- Sage-Prenchère, N. 2014. « L'appel à la sage-femme. La construction d'un agent de santé publique (France, XIX<sup>e</sup> siècle) ». *Annales de démographie historique*, n° 127, p 181-208.

## Notes

1. Elizabeth Garret Anderson fut la première femme qui a obtenu le doctorat en Médecine en France, en 1875, et Madeleine Brès la première femme à l'obtenir en 1875 (Carol, 2011: 254).
2. Les traités français ont considéré la grossesse et l'accouchement comme étant des états pathologiques. Tandis que les auteurs espagnols publiaient leurs ouvrages sous le titre d'*Arts d'accoucher*.
3. «La cutis de la mujer tiene menos pelo (generalmente hablando) que la del hombre. Su función de sanguificación y, acumulación de materia se hace con más energía, que en el hombre, de aquí el tener más gordura que estos; tienen menos fuerza manual, menos espíritu, sus costumbres, genio, y, son más suaves; propiedades que resultan de un organismo particular, cuyos desarreglos, formaron una Patología particular” (édition originale manuscrite).
4. C'est la loi « Ventôse an XI » de mars 1803, qui établit et réglementa la formation des médecins ainsi que des sages-femmes.

5. Selon l'arrêté du 2 février 1823, il existait deux classes de sages-femmes : 1) celles qui appartenaient à une première catégorie car elles avaient suivi une formation universitaire, surtout à la Faculté de Port-Royal à Paris ; 2) celles qui appartenaient à une deuxième catégorie, car elles s'étaient formées dans les écoles départementales. Ces dernières ne pouvaient exercer que dans leur département, alors que les premières pouvaient le faire dans toute la France.

6. Madame Dugès se chargea de la direction du service d'assistance obstétrique de l'Hôtel-Dieu à une période où augmentait le nombre de décès de parturientes victimes de fièvre puerpérale : "Les femmes qui étaient atteintes de la fièvre puerpérale (sept au moins sur douze accouchées), mouraient du quatrième au septième jour de leur accouchement, de la forme compliquée de cette maladie dont on observait environ trois cas sur vingt (Carrier, 1888 :190-191).

7. *Consejos a las mujeres encintas* (1825), *A las señoritas de la ciudad de Lima* (1826), *Curso elemental de partos* (1827), *Reflexión sobre la organización de la Maternidad o Escuela de partos en Lima* (1827), *Noticia de una fecundidad extraordinaria y relación histórica de una preñez extrauterina* (1830), *Práctica de partos u Observaciones hechas en cuarenta y cinco casos contra naturaleza y por vicio de conformación que se han presentado entre setecientas cuatro mujeres de parto asistidas en Lima en tres años y medio de práctica* (1830).

8. *En cumplimiento de lo ordenado en el artículo 52 de la ley de 18 de junio de este año, concedo a mi esposa y discípula la señora doña Francisca Iracheta y Arguiñarena, Matrona aprobada por la Universidad de Madrid y su facultad de Medicina, la competente ciencia para que pueda publicar su obra original titulada Examen de matronas conforme hoy son y conforme deben ser, declarando de paso que me hallo en todo acorde con sus doctrinas* (Ortiz Gómez, 1998: 185).

9. *En ninguna ocasión de las varias que he puesto mi nombre al pie de algunas de las producciones de mi pobre ingenio, he experimentado el gozo que en la presente siento, fundado en más de un motivo que debo manifestar. Causa de ello es su elevado fin, el bien de mis semejantes, y muy particularmente, el de mi sexo, injustamente postergado por el hombre (...) y de los celos que causen las señoras dedicadas a este ejercicio a algún émulo, a algún intruso tan ignorante como rutinario, o a algún novelero que en vez de procurar se mejore esta profesión elevándola a la altura de que es susceptible y se halla en el extranjero. Sueño con suprimirla, sin reparar que es una costumbre de todas las naciones tan antigua como natural, tan necesaria como inofensiva* (Ortiz Gómez, 1998: 186-187).

10. Nogueroles (1845) nomme dans son œuvre Madame Boivin : "Madama Boivin a cuya laboriosidad debe la ciencia importantes trabajos sobre esta materia, ha descrito en la matriz gran número de planos carnosos ignorados por sus antecesores (...)"

« Madame Boivin, au gros travail de qui la science doit d'importants ouvrages sur cette matière, a décrit un grand nombre de parties charnues de la matrice, qui étaient ignorées des ses prédécesseurs (...)» (Nogueroles, 1845:42).